

gameros; mesemaria pour meséméria; amprosia pour amrosia, etc. 5° B devenu p. Le latin *lambere* a donné *laver*, et, dans la composition des mots, *b* se change en *p* devant un *p* : *Orpilaré pour ospilare, orponere pour opsonere, etc.* 6° B devenu f. *Sibillare*, est devenu *siffler* en français; *sebum, suif; tuber, truffe*. De même, dans la composition, on dit *offendere pour ofsendere, officium pour ofcium, etc.* Ceci est, à proprement parler, plutôt un phénomène d'assimilation qu'un phénomène de permutation. Du reste, la permutation du *b* en *v* s'est faite sur la forme ancienne elle-même, et, dans la basse latinité, on dit déjà *livertas pour libertas* (liberté), *l'aveat pour haneat* (qu'il ait), *gubernare pour gusernare* (gouverner); mais cette mutation ne s'est pas toujours faite simplement et directement; on a d'abord ajouté un *v* après le *b*, dans certains mots : *Fenve, levvre, devvoir*, et les nécessités de l'euphonie ont ensuite conduit à la suppression du *b*. Cependant, nous avons encore dans certains noms propres *Lefèvre, Lefevvre, pour Lefèvre*. Ajoutons que les Grecs modernes prononcent leur *β* ou *b* comme notre *v*, lettre qui n'existe pas en grec, et que l'hébreu permute son *beth* ou *b* avec *vav* ou *v*. Le B, de même que le P, placé devant un *t*, cède très-facilement au pouvoir de l'assimilation, et se transforme en *t*; on peut même dire qu'il disparaît complètement dans la prononciation, et que le *t* ajouté n'a pour but que de le représenter graphiquement et surtout de conserver à la voyelle précédente sa valeur brève. Ainsi *gavata* donne *jatte; recepta, recette; devitum, derre*, qui pourraient aussi bien s'écrire *jate, recête, dète*.

— Il est à remarquer que le *b* permuté au radical réparait quelquefois dans le composé : ainsi, du latin *luer*, on a fait *livre, libraire, librairie*. Ce fait, en apparence anormal, s'explique à l'aide d'un raisonnement très-simple. Des deux mots *livre* et *libraire*, le premier a été dérivé par la voie populaire et suivant les lois phonétiques qui ont fait du latin le français; le second, au contraire, est dérivé par la voie artificielle du néologisme savant, c'est-à-dire qu'il a été directement emprunté à la langue écrite, et servilement calqué sur la forme graphique. Ce procédé de dérivation est extrêmement fréquent en français, et n'a pas peu contribué à augmenter dans une très-forte proportion les richesses de notre langue. Il n'est pas rare de voir tel mot latin donner en français jusqu'à trois, quatre et même cinq formes coexistantes et divergentes, selon le chemin qu'il suit pour parvenir jusqu'à nous.

— B se supprime fréquemment au milieu des mots : *Cubitus, coude; duxitare, douter; presbyter, prêtre; tabanus, taon; scribere, écrire, etc.*; mais alors la suppression n'a pas été immédiate et n'a eu lieu que par euphonie; l'on a écrit d'abord *coude, douter*, c'est-à-dire que l'on a supprimé d'abord, non point le *b* lui-même, mais la voyelle brève qui suivait cette consonne. La disparition du *b* est regrettable en français dans un mot; c'est dans la préposition *à*, qui correspond à la fois au latin *ad* et *ab*, deux particules ayant un sens bien différent, puisque l'une marque le mouvement pour aller vers un endroit, et l'autre le mouvement pour en revenir. Aussi M. Delâtre dit-il avec raison que, dans les locutions comme demander quelque chose à quelqu'un, arracher quelque chose à l'infortuné, échapper à un malheur, la préposition *à*, représentant l'*ab* des Latins, devrait être régulièrement écrite *d*. « Quelquefois l'usage a rétabli le *b* que l'usage avait supprimé : *Diable* lui-même est devenu *diabla* et a enfin donné *diable*. Le peuple, surtout dans certaines parties de la France, supprime volontiers cette consonne devant d'autres consonnes quand l'articulation complexe est trop rude, et il prononce *acés, astention, ostiné, ostacle, etc.* au lieu de *accés, austention, ostiné, ostacle*. » Placé devant une consonne rude, *b* se confond presque, dans la prononciation, avec la forte *p* : *Absurde, obtus*, se prononcent presque *apsurde, optus*. Il est à présumer qu'il en était de même chez les Latins; ce qui nous le fait croire, c'est qu'il leur est arrivé souvent de remplacer *b* par *p* devant un *s*, dans les inscriptions, où on lit fréquemment *arsens* pour *absens* (absent), *pleps* pour *plebs* (plèbe), etc.; ce qui provient, sans doute, de l'habitude où ils étaient de prononcer comme ils ont écrit. C'est ainsi qu'il arrive encore tous les jours aux personnes peu lettrées d'écrire les mots comme on les prononce, et de substituer une orthographe naturelle à l'orthographe légale et pseudo-savante. On pourrait se demander pourquoi deux consonnes *b* et *t* étant placées en présence, c'est la seconde qui agit sur la première et non la première qui agit sur la seconde, pourquoi en un mot on ne prononcerait pas *obtus* au lieu de *obtus*. Rien de plus simple à faire comprendre; un groupe de consonnes devant toujours être prononcé ou suivant la classe douce, ou suivant la classe forte, c'est toujours la seconde consonne qui modifie la première, c'est-à-dire que si elle-même appartient à la classe douce, la première passera dans la classe douce, si au contraire elle appartient à la classe forte, la première passera dans la classe forte. En effet, lorsqu'on a à prononcer un groupe de consonnes, au moment de l'émission du son, on se préoc-

cupe instinctivement de prononcer la dernière, et l'on dispose son appareil vocal en conséquence; l'appareil vocal étant ainsi disposé réagit forcément sur la consonne précédente. C'est par le même raisonnement qu'on rend compte des assimilations : quelquefois la consonne suivante influe non-seulement sur la classe forte ou douce de la consonne précédente, mais elle l'altère si profondément qu'elle en modifie la nature organique et la rend semblable à elle-même; ainsi par exemple dans le groupe *bt*, non-seulement le *t* entraînera le changement du *b* en *p*, mais il pourra le transformer en *t'* ou *tt*. L'assimilation est une des lois fondamentales de la dérivation italienne.

— B se prononce à la fin de la plupart des mots étrangers : *Achan, Cales, Jon, Jacob, Moan, etc.* Il est tout à fait nul à la fin de la plupart des autres mots : *plomb, aplomb, surplomb, Doubs, etc.* Cependant, il se prononce à la fin des mots techniques, comme *ruma* et *radoua*, au moins dans la lecture, car ce dernier mot se prononce *radou* dans les ports de mer.

— B se redouble dans *abbé, rabbin, sabbat*, que l'on prononce cependant : *abbé, rabin, sabat*.

— Comme signe ou symbole, B s'emploie fort souvent pour désigner le deuxième objet d'une série. Ainsi, l'on dit : *l'escalier B, le rayon B, le cassetin B, etc.* dans l'ancienne typographie, la deuxième feuille d'un volume portait un B à la signature. Il marquait le lundi dans le calendrier des anciens rituels, A désignant le premier jour de la semaine ou le dimanche. Sur les monnaies françaises, B indiquait naguère celles qui avaient été frappées à Rouen, et BB celles qui l'avaient été à Strasbourg. Sur les monnaies grecques, c'était une simple abréviation des mots *boulé* (sénat) ou *basileus* (roi). Dans le système numérique des peuples où les lettres de l'alphabet tenaient lieu de chiffres, B marqué d'un accent en haut (*ß*) valait 2 chez les Grecs, et 200 avec un accent placé dessous (*β*). Les Romains lui donnaient la valeur de 300. Surmonté d'un trait horizontal (*Β*), il valait 3,000. En algèbre, il désigne, ainsi que les autres premières lettres de l'alphabet, une quantité connue.

— Comme abréviation, B, sur les monuments et les médailles, sert à remplacer un grand nombre de mots qui commencent par cette consonne, tels que *bene, bonus, Balbus, Brutus, etc.* Précédé d'un nom propre, il signifie *bis* (pour la deuxième fois), et exprime que la personne en question remplit pour la deuxième fois les fonctions qui lui sont attribuées, ou, s'il s'agit d'un empereur, qu'il est dans la deuxième année de son règne. « Suivi d'un nom de saint ou de sainte, il signifie *beatus* ou *beata* (bienheureux, bienheureuse) : B. M., *Beata Maria* (la bienheureuse Marie, la sainte Vierge). De même, en français, B, dans les livres de piété, remplace les mots *bienheureux, bienheureuse*. » Sur le cadran d'un baromètre, il signifie *beau*. On écrit B. ou B. pour *baron*. En chimie, B a signifié mercure et indique aujourd'hui le bore, *Ba* le baryum, *Bi* le bismuth, *Br* le brome. B. V., à la fin des inscriptions tumulaires, signifie *bene vixit* (il a vécu en homme de bien), éloge laconique qui paraissait encore trop long aux Romains pour être écrit en toutes lettres, et que nous avons remplacé par ces phrases fastueuses : *bon père, bon époux, bon ami, etc., etc.* B. Q., dans le même cas, signifiait *bene quiescat* (qu'il repose bien), mots dont l'Eglise s'est emparée, sans peut-être s'en apercevoir de ce qu'ils ont d'un peu païen, pour en faire *requiescat in pace* (qu'il repose en paix). B. F., dans la dédicace d'un monument, se lit *bonæ fortunæ* (à la bonne Fortune). Dans les anciennes préfaces en latin, B. L. signifie *benevole lector* (bienveillant lecteur). Dans le commerce, B. P. F., suivi d'un nombre écrit en toutes lettres, signifie *Bon pour francs*, et se met devant le montant d'un effet : B. P. F. deux cent soixante, lisez : *Bon pour francs, deux cent soixante*.

— B sert encore à indiquer le mot *bougre*, que les personnes honnêtes ne se permettent pas de prononcer, et que les auteurs n'écrivent guère en entier. Comme ce mot lui-même, outre la signification interjective, il s'emploie aussi substantivement : *Ductos avait l'habitude de prononcer sans cesse, en pleine Académie, des F et des B; l'abbé Renel lui dit : Monsieur, sachez qu'on ne doit prononcer dans l'Académie que des mots qui se trouvent dans son dictionnaire.* (Chamfort.)

Les b, les f, voltigeaient sur son bec;

Et les nonnains crurent qu'il parlait grec.

GRESSAT.

Les b, les f, coussus à chaque mot,

Font cent fois au couple dévot

Invoquer tous les saints inscrits dans la légende.

JOURET.

— Loc. fam. *Ne parler que par b et par f*. Prononcer à tout propos des *bougre* et des *foutre*, se servir habituellement de paroles grossières.

— *Ne savoir ni A ni B*. Ne pas savoir lire, ou simplement être fort ignorant. *Être marqué au B*, Être borgne, boiteux, bancal, bossu, badaud, bête, bêtard, etc.; avoir enfin quelqu'un des nombreux défauts dont la désignation commence par la lettre *b*. L'Académie n'étend cette locution qu'aux mots boi-

teux, bête, borgne et bossu; c'est ce qui explique comment elle a pu dire : *Les gens MARQUÉS AU B passent en général pour malicieux et spirituels.*

— Mus. Dans la musique des anciens, B désignait le ton supérieur, A celui qui formait la base de leur système. Au x^e siècle, B remplaçait le *si* de la première octave, et *b* le *si* de la seconde. C'est de là qu'on dit encore quelquefois aujourd'hui : *Une clarinette en B bémol, pour Une clarinette en si bémol*. Cette lettre se retrouve de même dans la gamme de plusieurs peuples modernes; ainsi, chez les Italiens et les Espagnols, elle correspond également au *si*; chez les Anglais, au *ré*. B, placé en tête d'une partie, indique la basse chantante, pour la distinguer de la basse continue, marquée B. C. Dans le plainchant, le *si* affecté du signe *b* prenait le nom de *b mol* ou faible, par opposition au *b carré* ou fort. (V. BÉROL et BÉCARRE.) Col B est une abréviation des mots italiens *col basso* (avec la basse), et signifie que la partie qui porte cette indication doit suivre la basse.

BA s. m. (ba). Gramm. ind. L'une des labiales de l'alphabet sanscrit, la plus douce de son ordre. On écrit aussi BHA.

— Mus. milit. Coup de baguette donné de la main droite sur le tambour.

— Chim. Abréviation du mot *baryum*.

BAADEN-DURLACH (Marguerite DE), femme artiste allemande, vivait dans le xviii^e siècle, et reproduisit par le burin et la plume des tableaux de Rembrandt et d'autres maîtres. Le musée de Munich possède quelques-unes de ses productions.

BAADER (Tobie), sculpteur bavarois du xviii^e siècle. La ville de Munich renferme de lui des œuvres assez remarquables, entre autres, un *Christ sur la croix avec la mère de douleur*, et une *Vierge avec l'Enfant Jésus*.

BAADER (Joseph-François DE PAULE), médecin allemand, né à Ratisbonne en 1733, mort en 1794. Il était médecin de l'Electeur de Bavière, Maximilien-Joseph III. On a de lui quelques ouvrages, qui ont aujourd'hui peu d'intérêt scientifique, et, dans le nombre, quelques opuscules sur un sirop balsamique et fondant, qu'il préconisait dans les affections muqueuses et dans les obstructions.

BAADER (Ferdinand-Marie), médecin et philosophe bavarois, né à Ingolstadt en 1747, mort en 1797. Il devint membre de l'Académie des sciences de Munich et directeur de la classe de physique et de philosophie. Il a écrit divers ouvrages de médecine. Le plus remarquable est relatif au traitement des maladies vénériennes.

BAADER (Joseph), ingénieur distingué, frère du philosophe François-Xavier, né à Munich en 1763, mort en 1835. Ses principaux écrits sont une *Théorie de la pompe foulante et aspirante*, et des *Conseils concernant le perfectionnement des machines hydrauliques employées dans les mines*. Il était conseiller de la direction générale des mines de Bavière.

BAADER (Amélie), femme peintre et graveur à l'eau-forte, allemande, née à Erding en 1763, élève de J. Dörner, a fait quelques copies d'après Rembrandt et des portraits au pastel; a gravé *l'Amour tenant une lettre*, d'après le Corrège; divers portraits, entre autres celui de Dörner, son maître, et des figures isolées, d'après Rembrandt, le Dominiquin, etc.

BAADER (François-Xavier), philosophe, né à Munich en 1765, mort en 1841. Il étudia d'abord la médecine et les sciences naturelles et ne se voua qu'assez tard aux spéculations métaphysiques. Il appartient à cette famille de penseurs du xix^e siècle qu'on a vus en France, en Italie et dans l'Allemagne catholique faire de curieux, mais vains efforts, pour asseoir la foi sur la raison de notre époque, et montrer dans le catholicisme un produit légitime de la philosophie, dans la philosophie un principe de vie et de fécondité pour le catholicisme. Son nom se place naturellement à côté de ceux de Boudas-Demoulin, Buchez, Gioberti. Absorbé par la critique et la polémique, Baader n'a pas donné une forme systématique à l'ensemble de ses idées; celles-ci se trouvent disséminées dans une foule d'écrits détachés. Saisir et montrer les points vulnérables des systèmes de Kant, de Fichte, de Schelling, de Hegel, telle a été sa préoccupation la plus constante; et l'on doit reconnaître que, dans ses efforts pour démolir les constructions idéalistes de la philosophie allemande, sa dialectique a souvent porté des coups qui font honneur à sa pénétration. Nommé professeur de philosophie à l'université de Munich, il garda sur le christianisme et l'organisation de l'Eglise une largeur et une libéralité de vues qui s'accordaient mal avec les espérances qu'avaient mises en lui les partisans d'une restauration du moyen âge. Il repoussait la suprématie du pape et réclamait une Eglise catholique démocratiquement constituée et régie par des conciles. Il s'est fort occupé de politique et toujours avec indépendance. En 1815, il conseilla à la Sainte-Alliance de légitimer sa cause par un grand acte de justice, la restauration de la nationalité polonaise. A la même époque, il signait la mission assignée à la politique par les besoins des temps nouveaux, de réaliser socialement les principes évangéliques de justice et de charité.

Un trait particulier de la philosophie de Baader, c'est la grande place qu'elle accorde au mysticisme. Sous ce rapport, il a pour ancêtres Paracelse, Van Helmont, sainte Thérèse, Mme Guyon, Jacob Boehme, Swedenborg, Pascal, Saint-Martin.

La théorie de la liberté est ce qu'il y a de capital dans Baader. Suivant lui, l'histoire de l'homme offre trois moments : l'innocence dans laquelle il est créé, le libre arbitre ou l'épreuve par laquelle il est appelé à se donner ou à se refuser à Dieu, à choisir entre le bien et le mal; enfin le bien ou le mal, devenu par suite du libre choix un mode de vivre définitif et irrévocable. Charité, vie divine, liberté, autant de mots qui expriment la vocation de l'homme, le but de la création. Il ne faut pas confondre le but avec le moyen, l'état définitif avec la condition de cet état, la victoire avec la lutte, la liberté avec le libre arbitre; le libre arbitre est la faculté de choisir, la liberté est le bien choisi. Le mal, en effet, est l'esclavage, car la volonté coupable est sous la servitude des attraits qui la dominent et des lois divines qui répriment ses désordres, la frappent d'impuissance et la paralysent. Il ne faut pas non plus confondre cette liberté, qui est une charité immuable, éternelle, une vie divine dont on ne peut déchoir, avec cet instinct primitif du bien imposé par la nature, et qu'on appelle l'innocence. Dans l'innocence, l'homme est uni à Dieu, fatalement, sans conscience propre; il ne peut s'arrêter dans cet état; il faut qu'il se distingue de Dieu en s'affirmant; il faut qu'il passe de l'union fatale, inconsciente avec Dieu, à l'union consciente et volontaire ou à la séparation choisie, de l'innocence à l'amour ou à la révolte. L'épreuve est le péril, mais c'est la dignité; elle seule permet à l'homme le don de soi-même, en lui donnant la possession de soi-même. L'épreuve peut avoir une issue heureuse ou une issue malheureuse; ces deux issues sont également possibles, et par conséquent échappent à la prévision rationnelle; en d'autres termes, le choix du bien ou du mal est un effet qui ne peut être saisi *a priori* dans sa cause; il ne peut être connu que par l'événement; la raison pure trouve ici une limite à son empire, parce qu'elle trouve une exception au déterminisme général. Le monde des actes libres n'appartient qu'à l'expérience; l'expérience seule peut nous y introduire. Que nous dit-elle? Elle dit que le mal est entré dans le monde. La conséquence de cette chute devait être la cessation du libre arbitre, et, par conséquent, pour l'homme tombé, une douleur sans espérance. Ce n'est pas ce qui a eu lieu; la chute a donc été réparée. Cette réparation, sorte de création nouvelle, était une tout autre affaire que la création première; elle exigeait que Dieu s'associât à la misérable condition que la déchéance nous avait faite, vint partager nos douleurs, s'abaissât à toutes nos humiliations, se fît entièrement semblable à nous, connaît même la mort. Le sacrifice du Calvaire pouvait seul sauver une race déchue. Le but de cette expiation divine était de restituer à l'homme le libre arbitre, et par le libre arbitre, par l'épreuve, la puissance de s'élever à l'amour éternel dont il s'était exclu. Grâce à la croix, l'homme est ainsi replacé au second moment de son histoire; mais il ne revient pas au premier moment, à l'innocence; il a perdu l'instinct spontané du bien; il ne peut suivre la bonne voie qu'en réagissant contre sa propre nature; il doit mourir à lui-même s'il veut renaitre à Dieu.

Mais ce mal, produit possible du libre arbitre, ce contraire de Dieu, quel est-il? N'est-ce qu'une borne, une limite, la limite nécessaire du fini, comme le veut le panthéisme? Est-ce une essence, un principe éternel, comme l'entend le dualisme manichéen? Comment la possibilité du mal peut-elle se concilier avec l'existence d'un être infini? En quelle façon l'homme libre peut-il vouloir contre Dieu? Baader repousse également et cette conception négative du mal qui en fait une simple limite, et cette conception trop positive qui en fait une sorte d'anti-dieu. Le mal, dit-il, ne dérive ni de la nature même du fini, ni d'un principe éternel et nécessaire. Il a sa source dans la libre volonté de l'homme; en ce sens, il est très-positif; mais il ne peut sortir du sujet; il aspire en vain à se réaliser, à se donner l'existence objective; sa révolte n'est qu'une illusion qu'il se fait à lui-même; toujours, partout il accomplit des lois divines; de quelque côté qu'il se tourne, il rentre dans l'unité, dans l'harmonie, dans le plan providentiel. L'homme n'échappe pas, en réalité, à la volonté de Dieu; il choisit entre deux manières de l'accomplir, entre deux obéissances; mais il obéit toujours : *fata volentem ducunt, nolentem trahunt*. Grâce à cette théorie du mal, la philosophie de l'histoire devient possible en dehors du fatalisme, parce que si la volonté de l'homme ne peut être connue que par l'expérience, celle de Dieu peut être prévue par la raison.

Baader ne sépare pas l'ordre intellectuel de l'ordre moral. Le bien et le mal, dit-il, donnent à toutes nos facultés une direction différente. La volonté a sur l'entendement une décisive influence. Le libre arbitre joue un grand rôle dans les croyances et les opinions. La première règle pour bien penser, c'est de commencer par bien vivre.

Nous citerons parmi les ouvrages de Baader : *Démonstration de la morale par la physique* (1813); *De la quadruplicité de la vie* (1819);